

lane à des comédiens de profession¹ : on en fait, à l'instar du drame satirique grec, la petite pièce après la tragédie; et les auteurs dramatiques lui consacrent bientôt leur talent. Ce genre a-t-il progressé seul et de lui-même? N'a-t-il pas dû beaucoup au contraire, à la *farce* venue de la Basse-Italie, laquelle lui ressemblait par tant de traits communs²? On ne saurait plus le dire aujourd'hui : mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les « fables atellanes » constituaient, prises en soi, un travail original. Le fondateur du genre littéraire nouveau, appartient à la première moitié du VII^e siècle³. *Lucius Pomponius*, ainsi il s'appelait, était né dans la colonie latine de *Bononia*. Il eut pour rival, dans la faveur publique, un autre poète du nom de *Novius*.

¹ Sous les empereurs, l'atellane était exécutée par des acteurs de profession (V. Friedländer, dans le *Becker's Handbuch [Manuel]*, 4, p. 546). La tradition ne nous renseigne pas sur l'époque précise où l'innovation se fit : mais elle ne peut être autre que celle où l'atellane prit régulièrement rang parmi les jeux scéniques, c'est à savoir l'époque qui précède immédiatement Cicéron (Cic. *ad famil.* 9, 6). Et Tite Live n'y contredit pas, quand il nous enseigne (7, 2) que les acteurs d'atellanes, à la différence des autres comédiens, avaient gardé les droits honorifiques du citoyen [*nec tribu moveantur, et stipendia, tanquam expertes artis ludicrae, faciunt*]. De ce que les acteurs de profession commencèrent à jouer aussi les atellanes, et moyennant salaire, il ne s'ensuit nullement qu'ailleurs, dans les campagnes par exemple, les amateurs n'aient pas continué à les exécuter gratuitement, se maintenant ainsi en possession de leur privilège.

² On ne peut nier que la *farce* grecque a fleuri de préférence dans la Basse-Italie, et que bon nombre des pièces de ce genre ressemblaient de très-près aux atellanes. Citons, par exemple, dans le théâtre de *Sôpater le Paphien*, contemporain d'Alexandre le Grand, le *Plat de lentilles*, les *Noces de Bacchis*, le *Valet de Mystachos*, les *Savants*, le *Naturaliste*. Ce genre a pu se perpétuer jusque vers les temps où les Grecs formèrent comme une enclave, à Naples et autour de Naples, au milieu des Campaniens parlant latin : l'un des auteurs burlesques de la Basse-Italie, *Blasus*, de Caprée, porte un nom latin et écrivit une farce de *Saturne*.

³ Au dire d'Eusèbe, Pomponius florissait vers 664 : Velleius Paterculus le fait contemporain de Lucius Crassus (614-663) et de Marcus Antonius (611-667). La première de ces dates est d'une trentaine d'années, peut-être, trop élevée : dans ses *Peintres (Pictores)*, Pomponius parle d'un compte chiffré en *victoriats*, lesquels furent émis aux environs de 650 (p. 33); et d'ailleurs, vers la fin de notre époque avaient apparu aussi les *Mimes*, qui chassèrent l'atellane du théâtre. [V. O. Ribbeck, p. 191 et s. : fragments de Pomponius et Novius.]

90 av. J.-C.
140-91.
143-87.

104.

Autant qu'on en peut juger par les rares débris que nous possédons, et par les indications tirées des auteurs anciens, les atellanes étaient de courtes pièces en un acte, dont l'attrait tenait moins à l'intrigue, folle et à peine nouée, qu'à la vive et mordante peinture des classes et des situations sociales. Les fêtes, les actes publics lui servaient volontiers de thème : les *Noces*, le *Premier Mars [Kalendæ Martiæ]*, *Pappus [le Pantalon] candidat*, [*Pappus petitor*] : tels sont ses titres : ailleurs elle s'en prend aux nationalités étrangères, aux *Gaulois transalpins*, aux *Syriens* : mais ce sont les *métiers* surtout qu'elle aime à faire parader sur les planches. Ici nous voyons défiler le *gardien du temple [æditumus]*, le *devin*, l'*augure*, le *médecin*, le *douanier*, le *peintre*, le *pêcheur*, le *boulangier [pistor]* : elle est impitoyable pour les *hérauts* et les *crieurs publics [præco posterior]* et plus encore pour les *foulons*¹, qui parmi les grotesques de Rome, paraissent avoir joué le rôle du *tailleur* [en Allemagne]. Non contente d'envelopper dans son cadre les multiples situations du monde des citadins, la fable atellane s'emparait aussi de la vie rurale, des joies et des maux du paysan. Et les titres de nombreuses pièces nous disent assez combien abondamment elle puisait à cette mine féconde : la *vache*, l'*anesse*, la *chèvre*, la *truie*, le *cochon*, le *cochon malade*, le *paysan*, le *laboureur*, *Pappus laboureur*, le *bouvier*, les *vendeurs*, le *ramasseur de figes*, les *bûcherons*, la *sarcleuse*, le *poulailler [marsuppium, asina, capella, porcetra, verres, verres ægrotus, rusticus, Pappus agricola, bubulcus, vindemiatore, scitor, lignaria, sarcularia, gallinaria]*, etc., etc. Toujours, dans toutes ces pièces, le *valet* stupide ou rusé [*Maccus* et *Bucco*], le vieux bonhomme [*Pappus*], le sage docteur [*Dossennus*], faisaient la joie du public : le premier surtout, le *Pulcinella* de la farce romaine, le *Maccus* glouton, sale et ventru, hideux,

¹ [*Decuma fullonis : fullones : fullones feriati : fullonicum.*]

amoureux à toute heure, sachant retomber toujours sur ses deux pieds, bafoué par tous, par tous menacé du bâton, le bouc émissaire de tous à la fin de la pièce! Il donne son nom à une multitude d'atellanes : *Maccus soldat* [*Maccus miles*], *Maccus tavernier* [*Maccus copo*], *Maccus vierge* [*Maccus virgo*], *Maccus en exil* [*Maccus exul*], *les deux Maccus* [*Macci gemini*]. Si peu que vous soyez en veine, vous vous représenterez facilement ce spectacle remuant et bariolé de la mascarade romaine! Les *libretti*, du jour où on les coucha par écrit, tout au moins, s'accommodèrent tant bien que mal à la loi littéraire commune : ils adoptèrent la *métrique* du théâtre grec : mais en faisant cette concession, ils n'en demeurèrent pas moins fidèles à la loi de leur latinité exclusive et populaire : la comédie, dite nationale, venait loin derrière eux, sous ce rapport. L'atellane aborda aussi le monde grec, mais elle ne s'y montra guère que sous la forme de la *tragédie travestie* : *Novius*, le premier, s'essaya dans ce genre, qui n'alla pas loin. Le même poète osa monter sinon jusqu'à l'Olympe, du moins jusqu'à la divinité restée voisine de l'homme : il écrivit son « *Hercule vendeur à l'encan* (*hercules auctorator*). » Que le ton régnant dans la *farce* ne fût pas des plus fins, chacun le comprend : mots à double entente par trop clairs, lazzis de paysans indécens et du plus gros sel, spectres à faire peur aux enfants, et les mangeant dans l'occasion, voilà ce qu'à chaque pas l'on y rencontre, avec l'assaisonnement obligé des allusions personnelles, même en y glissant les noms propres! Quoi qu'il en soit, elles avaient la vie, la vérité du tableau : et de ce pêle-mêle de saillies grotesques, de pointes qui portaient coup, d'arlequinades et parfois aussi de fortes sentences, s'échap-

* Elle s'y donnait toute licence de plaisanterie. Nous lisons ce vers dans les *Phéniciennes* (*Phænissæ*) de *Novius* :

Sume arma, jam te occidam clava scirpea...

« Arme-toi : et gare à ma massue de jone ! je te tue ! » — De même Ménandre avait mis son « faux Hercule » sur les planches.

paît un attrait réel! L'atellane se fit sa place et sur le théâtre de la capitale, et aussi dans la littérature.

Quant au matériel du théâtre en général, nous ne sommes pas renseignés sur les détails : mais nous pouvons dire en toute certitude que le public y prenant un intérêt croissant, les spectacles y étaient tous les jours plus fréquents et plus magnifiques. Désormais, pas de fête populaire ordinaire ou extraordinaire sans ces jeux : dans les villes de l'intérieur, dans les maisons particulières même, les troupes d'acteurs à gage donnaient habituellement des représentations. Mais, tandis que mainte ville municipale avait déjà son théâtre de pierre, la capitale n'en possédait point. Un entrepreneur en soumissionna un jour la construction : mais sur la motion de *Scipion Nasica*, le Sénat intervint et arrêta tout (599). C'était chose bien conforme aux fauxsemblants de la politique intérieure, que de défendre ainsi l'érection d'une scène permanente par pur respect pour les usages des anciens temps, alors que d'un autre côté les jeux scéniques prenaient irrésistiblement faveur, que chaque année il s'y dépensait des sommes incalculables, soit pour l'échafaudage d'un théâtre de bois, soit pour sa décoration. L'organisation scénique marcha du même pas dans la voie du progrès. L'amélioration de la mise en scène, la résurrection du masque, au temps de *Térence*, coïncident évidemment avec la prise en charge par le trésor des frais d'établissement et d'entretien de la scène et du matériel (380)¹. Les jeux donnés par *Mummius*, après la prise de *Corinthe*, firent époque dans l'histoire du théâtre romain (609). Ce fut alors sans doute que, pour la première fois,

La scène et le théâtre.

155 av. J.-C.

174.

145.

¹ Jusque là, le personnage qui donnait les jeux avait dû défrayer la construction du théâtre et tout l'appareil de la scène au moyen d'une somme reçue à forfait, ou sur ses propres ressources ; et les sommes consacrées à la mise en scène avaient dû, le plus souvent, n'être qu'assez minces. Mais voici qu'en 580 les censeurs afferment aux édiles et aux préteurs, spécialement, l'établissement du théâtre où doivent se donner les jeux (*Tite Live*, 41, 27) : à dater de ce jour le matériel de la scène n'est plus créé ou acquis pour une seule représentation, et les améliorations marchent rapidement.

174.

s'ouvrit une scène construite selon les lois de l'acoustique grecque, pourvue de sièges pour les spectateurs, et qu'il fut donné une attention toute spéciale à l'ensemble des jeux¹. C'est alors qu'on entendra souvent parler d'un prix donné à l'auteur victorieux; partant, d'un concours entre les pièces présentées, de la faveur du public qui prend parti pour tel ou tel principal acteur, des coteries, et enfin de la *claque!* Les décors, les engins du machiniste progressent: les *coulisses* artistement peintes et le *tonnerre* de théâtre datent de l'édilité de *Gaius Claudius Pulcher* (655)². Vingt ans plus tard (675), les frères *Lucius* et *Marcus Lucullus* étant édiles, les *changements à vue* s'exécutent au moyen de coulisses à pivot. A la fin de la période, florissait le plus grand des artistes dramatiques de Rome, l'affranchi *Quintus Roscius* († en 692, chargé de jours), l'ornement et l'orgueil du théâtre pendant plusieurs générations³, l'ami et le con-

99 av. J.-C.

79.

62.

¹ Vitruve (5, 5, 8) enseigne quelle attention on prêtait aux prescriptions des Grecs en matière d'acoustique. Quant aux *places avec siège* (V. Ritsch, *Parerg.* 1, 227, XX), il semble, d'après Plaute (*Captiv.* prol. 11), que ceux-là seuls y avaient droit qui n'étaient point *capite censi*. C'est aussi, vraisemblablement, aux jeux scéniques de Mummius, lesquels firent époque, je viens de le dire, dans l'histoire du théâtre (Tacit. *Ann.* 14, 21), qu'Horace a fait allusion dans son vers fameux :

*Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio....*

(Ep. ad Aug. 156.)

² Il fallait bien que les *coulisses* de *Pulcher* fussent peintes, puisqu'on rapporte que les oiseaux s'y seraient venus percher sur ce qu'ils croyaient être des tuiles (Plin. *Hist. nat.* 35, 4, 23; Val. Max. 2, 4, 6). Jusqu'alors on avait imité le tonnerre en agitant des clous et des cailloux dans un bassin de bronze: *Pulcher* enchérit en faisant rouler des pierres derrière la scène: de là le nom de *tonnerre claudien* donné à son appareil (Festus, v° *Claudiana*, p. 57).

³ Parmi les rares petites poésies de l'époque on rencontre l'épigramme qui suit, adressée au célèbre acteur :

*Constiteram, exorientem Auroram forte salutans,
Cum subito a læva Roscius exoritur.
Pace mihi liceat, cælestes, dicere vestra:
Mortalis visus pulchrior esse Deo.*

« J'étais debout, saluant l'Aurore à son lever: tout-à-coup, *Roscius* apparaît sur ma gauche. Hôtes du ciel, laissez-moi le dire sans vous blesser: mortel, il me parut plus beau qu'un Dieu! » —

vive fréquent de *Sylla*; nous aurons encore à parler de lui.

L'épopée, au VI^e siècle, avait certainement occupé le premier rang dans la littérature écrite: au VII^e siècle, sa nullité a de quoi surprendre. Non qu'elle n'ait encore ses représentants nombreux. Mais elle n'en compte pas un qui puisse se vanter d'un succès même éphémère. Dans l'époque présente, nous ne trouvons que quelques rudes essais de traductions homériques, quelques continuations des *Annales Enniennes*, la « *Guerre d'Istrie* » d'un *Hostius*¹, les *Annales (de la Guerre gauloise peut-être?)* d'un *Aulus Furius* (vers 650), reprenant suivant toute apparence le récit des faits, à la date où *Ennius* s'est arrêté au cours de l'expédition d'Istrie de 576 et 577.

Il en est de même dans la poésie didactique et dans l'élegie: nul nom qui sorte et soit célèbre. Les seuls succès que la poésie récitative enregistre, appartiennent à la *satura*, à ce genre libre, comportant toutes les formes et tous les sujets comme l'épître et la brochure, n'observant ni règles critiques, ni lois spéciales, se caractérisant suivant l'individualité de chaque poète, à cheval sur la limite de la poésie et de la prose, et plus qu'à moitié en dehors du vrai domaine de la littérature. Un des jeunes familiers du cercle de *Scipion*, *Spurius Mummius*², le frère du destructeur de Corinthe avait envoyé, à ses amis, du camp sous Corinthe précisément, une suite de lettres poétiques et *humoristiques*, qui se faisaient lire encore au bout d'un siècle. Il se peut que de nombreux et semblables badinages en vers, non destinés d'ailleurs à la publicité, aient de même circulé au milieu de cette société aimable, intelligente et choisie de

L'épopée.

104 av. J.-C.

178. 177.

La satire.

L'auteur de cette épigramme toute grecque en la forme, toute inspirée de l'enthousiasme grec, n'est rien moins que *Quintus Lutatius Catulus*, le consul de 652 et le vainqueur des Cimbres. [*Roscius* plus beau qu'un Dieu! « Et pourtant, » ajoute *Cicéron* (*de nat. Deor.* 1, 28), « il avait les yeux tout de travers (*pervertissimis oculis*). »]

¹ *Bellum Histricum*. Il nous reste six hexamètres d'*Hostius*, cités par *Macrobe*, 6, 3, 5, *Festus*, v° *Tesca*, et *Servius*, XII, 121.]

² [V. *Cic. de Rep.* 1, 12; *de amic.* 19, 27; *ad Attic.* XIII, 5, 6, 30.]

102.

148-103 av. J.-C.

Lucilius.

Rome. Quoi qu'il en soit, elle a eu son coryphée littéraire dans la personne de *Gaius Lucilius* (606-651). Issu d'une famille considérable de la colonie latine de Suessa, vivant, lui aussi, dans l'intimité des Scipions, il écrivit des poésies, véritables lettres familières, tout ouvertes pour le public, et dont le contenu, selon l'expression ingénieuse d'un juge sagace postérieur, nous déroule la vie entière d'un honnête homme, cultivé, indépendant¹. Commodément assis aux meilleures places du théâtre politique, et par occasion visitant les coulisses, il assiste aux événements; il passe son temps avec ses meilleurs, plutôt qu'avec ses égaux; prend part en curieux au mouvement de la littérature et de la science, sans trop prétendre lui-même au titre de poète ou de savant: tout ce qu'il rencontre de bon et de mauvais, choses consommées ou choses attendues dans la politique, remarques grammaticales et jugements portés, visites, diners, voyages, anecdotes recueillies, petits et grands événements de la vie, tout enfin, il consigne tout sur ses tablettes de poche! Caustique, plein de caprice et d'individualité, il avive ses vers d'une couleur d'opposition tranchée: par suite, en littérature, en morale et en politique, il accuse des tendances fortement dogmatiques: il a comme un levain de révolte², révolte de la province contre la capitale: il a par-dessus tout conscience du bien parler, de l'honnête savoir vivre du simple bourgeois de Suessa: il le pose fièrement au milieu de la confusion des langues et des mœurs de la Babel latine. En lui, pour la

¹ *Ille velut fides arcana sodalibus olim
Credebat libris: neque si male cesserat, usquam
Decurrens alio. neque si bene. Quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.*

(Hor. Sat. 2, 1, 30.)

² *Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit...*

dira de lui Juvénal (Sat. 1, 165), et Perse d'ajouter:

..... *secuit Lucilius urbem.*

(Sat. 1, 114.)

mission littéraire qu'elle s'est donnée, la société des Scipions a trouvé son parfait et plus spirituel organe.

Lucilius consacra son premier écrit au fondateur de la philologie romaine, à Lucius Stilo (p. 70), et il se choisit pour public, non les cercles cultivés qui parlent le pur et classique langage, mais bien les Tarentins, les Bruttians, les Siciliens, c'est-à-dire, ces demi-grecs d'Italie, dont le latin réclamait les corrections du maître¹. Il est dans son œuvre des livres entiers, où il ne traite que de l'orthographe, de la prosodie dont il fixe les règles, luttant corps à corps contre les idiotismes provinciaux, prénestins, sabins, étrusques, et mettant au rebut les solécismes usuels. D'ailleurs, n'oubliant jamais de se moquer aussi du pédantisme plat et pédant de l'école isocratique, du purisme étroit du mot et de la phrase². Il osera même, enjoué et sérieux tout à la fois, reprocher à Scipion la recherche précieuse de son langage³. Mais notre poète ne prêche pas seulement le beau parler correct, il vante aussi les bonnes mœurs dans la vie publique et dans la vie privée. Sa situation lui donnait toutes facilités pour cet enseignement. Étant l'égal des nobles romains, ses contemporains, par la naissance, la fortune et l'éducation; propriétaire d'une belle maison dans Rome, il n'était cependant pas citoyen romain; il n'avait que le droit latin; et son intimité avec Scipion, que dans son adolescence il avait accompagné devant Numance, chez qui on le voyait à toute heure, son intimité, dis-je, tenait peut-être à l'origine aux relations multiples de ce même Scipion avec les Latins, à ce patronat latin qu'il avait accepté au cours des graves discordes poli-

¹ [Cic. de fin. 1, 3.]² *Quam lepide λέξαι; compostæ ut tesserae omnes
Arte pavimento atque emblemate vermiculato!*

[« Belle fabrique de phrases! belles petites pièces de mosaïque ou de pavé artistement bigarré! » — V. aussi Aul. Gell. 18, 8.]

³ Il lui conseille en riant de dire *pertisum*, et non *pertæsum*, « afin de sembler plus délicat et plus savant. »*Quo facietior videare et scire plusquam ceteri.*

tiques de ces temps (V, p. 45). Les carrières publiques étaient donc fermées à notre poète : il n'avait que dédain pour les spéculations des capitalistes : il ne voulut pas, c'est lui qui le dit, « cesser d'être Lucilius pour devenir » publicain en Asie! » Il traversa ainsi les jours tumultueux de la réforme des Gracques, et les temps précurseurs de la guerre sociale, visitant les grands de Rome, dans leurs palais et leurs villas, sans être le client d'aucun; porté dans le plein courant des coteries et des factions en lutte, sans prendre directement parti pour l'une ou pour l'autre; semblable à *Béranger*, qu'il me rappelle souvent, comme poète et comme homme politique. Debout sur le terrain de son indépendance, il parla haut le langage du bon sens, toujours sain, toujours imperturbable, s'en prenant aux habitudes mauvaises de la vie publique à Rome, et lançant à profusion les traits d'une verve intarissable et les saillies d'un esprit toujours en ébullition.

« Aujourd'hui, du matin au soir, fête ou non fête, vous voyez tout le long du jour peuple et sénateurs se précipiter tous dans le Forum, et ne pas quitter la place. Ils n'ont qu'une chose à cœur, et ne travaillent qu'à une chose : donner de belles paroles à duper les gens, combattre à coups de ruse, flatter à qui mieux mieux, singer l'honnête homme, et se tendre des trappes, ni plus ni moins que s'ils étaient en guerre, tous contre tous! »

Et les commentaires de suivre sur ce texte inépuisable, moqueurs et sans pitié pour personne, pas même pour les amis du poète ou pour le poète : les maux du temps, les coteries, la guerre d'Espagne qui engloutit sans fin les levées de la milice, que sais-je encore? tout y passe, et

¹ *Nunc vero a mane ad noctem, festo atque profesto,
Toto itidem pariterque die populusque patresque
Jactare endo foro se omnes, decedere nusquam.
Uni se atque eidem studio omnes dedere et arti :
Verba dare ut caute possint, pugnare dolose.
Blanditia certare, bonum simulare virum se,
Insidias facere ut si hostes sint omnibus omnes.*

dès le début de ses satires, il nous fait entrer dans le Sénat des Dieux en grand délibéré sur la question que voici : « Rome mérite-t-elle encore la protection des Immortels? » Il nomme par leurs noms corporations, corps d'état, individus : la poésie politique et sa polémique, exclues du théâtre romain, vivent et respirent dans son œuvre, comme en leur vrai élément; et jusque dans les trop rares débris qui nous restent, nous retrouvons le charme et la puissance d'une inspiration ardente et riche : nous voyons le poète encore s'élançant « l'épée levée » [*ense velut stricto*] sur l'ennemi, qu'il transperce. Aussi quel ascendant moral, quel sentiment noble et fier chez ce Latin venu de Suessa? Et quand plus tard, au siècle alexandrin de la poésie romaine, le poète aimable de Vénousie voudra reprendre et continuer l'œuvre de la satire Lucilienne, il faudra bien que justement modeste, en dépit de sa forme et de son art plus fins, il rende les armes au vieux poète « son meilleur! »

La langue de Lucilius est celle d'un homme ayant reçu à fond la culture gréco-latine : tout d'une venue et d'abandon, il est trop pressé de dire pour châtier son vers : il improvisera jusqu'à deux cents *hexamètres* avant la table mise et deux cents encore après la table desservie² Aussi

¹ [Virgile a ici imité Lucilius, et notamment lui a pris ce vers fameux :

Concilium summis hominum de rebus habebant.
(Servius, ad *Aeneid.* X, 104.)

Lucilius s'écrie alors :

*Vellem concilio vestrum, quod dicitis, olim
Cœlicolæ; vellem, inquam, adfuisse me priore
Concilio...*

² [..... *in hora sæpe ducentos
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.*

*Garrulus, atque piger scribendi ferre laborem,
Scribendi recte.*

(Horat. Sat. I, 4, 9 et s.)

Et ailleurs :

*Hoc tantum contentus, amet scripsisse ducentos
Ante cibum versus, totidem cœnatus ...*

(Horat. I, 10, 60.)

rencontrerez-vous chez lui d'inutiles longueurs, les mêmes tours se répétant de façon bavarde, les négligences les plus fâcheuses : le premier mot qui lui vient, grec ou latin, lui est le meilleur. De même il en agit avec le rythme, avec l'hexamètre, son langage habituel; défaites les mots, dit son ingénieux imitateur, et bien fin qui verra qu'il n'a pas affaire à de la simple prose¹ : ses vers ne sont pas autre chose que notre *prose rimée*². La poésie de Térence et celle

¹ [..... *his ego quæ nunc,
Olim quæ scripsit Lucilius, eripias si
Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est
Posterius facias, præponens ultima primis
Non.....
Invenias disjecti membra poetæ.*
(Hor. Sat. I, 4, 58.)]

² Voyez le fragment de quelque étendue qui suit, donnant à la fois l'échantillon caractéristique et de son style et de son vers. Impossible de couler dans le moule de notre hexamètre allemand [ou de l'alexandrin français] cette lâche et diffuse matière.

*Virtus, Albinus, est pretium persolvere verum
Queis in versamur, queis vivimu' rebu' potesse.
Virtus est homini scire id quod quæque habeat res;
Virtus scire homini rectum, utile quid sit, honestum,
Quæ bona, quæ mala item, quid inutile, turpe, inhonestum;
Virtus quærendæ rei finem scire modumque:
Virtus divitiis pretium persolvere posse;
Virtus id dare quod re ipsa debetur honori,
Hostem esse atque inimicum hominum morumque malorum,
Contra defensorem hominum morumque bonorum,
Hos magni facere, his bene velle, his vivere amicum:
Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postremaque nostra.*

« La vertu, Albinus, c'est pouvoir mettre le vrai prix aux choses
» à notre portée, au milieu desquelles nous vivons : la vertu, c'est
» savoir ce que toute chose comporte : la vertu, c'est savoir le juste,
» l'utile et l'honnête; savoir le bien, le mal, l'inutile, ce qui serait
» honteux ou déshonnête : la vertu, c'est savoir la mesure, la limite
» à la fortune cherchée; c'est pouvoir payer le prix de la richesse :
» la vertu, enfin, c'est honorer ce qui mérite de l'être; c'est être
» l'ennemi des méchants et des mauvaises mœurs, être le champion
» des bons et des bonnes mœurs : c'est de faire cas de ceux-ci,
» leur vouloir du bien, être leur ami; c'est de mettre en pre-
» mière ligne l'intérêt de la patrie, puis celui de la famille, et ne
» songer à soi qu'en troisième et le dernier! »

[J'ai traduit mot à mot et de façon à mettre en évidence les qualités et les défauts littéraires énumérés dans le jugement de M. Mommsen, jugement puisé, à toutes les lignes, aux sources de la critique antique.]

de Lucilius se placent exactement au même niveau, tenant compte d'ailleurs de ce que peuvent être l'une à l'autre l'œuvre littéraire soigneusement travaillée, affinée à la lime, et la simple épître écrite au courant de la main. Mais le chevalier de Suessa avait sur l'esclave africain l'avantage d'une inspiration incomparablement plus haute, et d'un génie observateur plus libre : de là sa fortune littéraire éclatante et rapide. Pendant que Térence n'avait que de pénibles et douteux succès, à Lucilius il fut donné d'être le favori de la nation; et il put dire de ses vers, à peu près comme Béranger, qu'ils seraient lus, seuls entre tous, par le peuple! L'incroyable popularité des poésies Luciliennes est en effet un événement remarquable, historiquement parlant. Il ressort de là que la littérature est devenue une puissance; et nous en rencontrerions souvent les manifestations, si nous avions par le détail les annales de ce siècle. La postérité vint, qui confirma le jugement des contemporains : parmi les critiques de Rome, les *anti-alexandrins* placèrent toujours Lucilius au premier rang parmi les poètes latins. En ce qui touche la satire et la forme qui lui est propre, on peut dire qu'il l'a vraiment créée; et il a créé avec elle l'unique genre que les Romains puissent revendiquer comme leur appartenant, et qu'ils aient légué aux siècles postérieurs¹.

Quant à la poésie se rattachant à l'alexandrinisme, rien à Rome qui vaille la peine d'être nommé, au VII^e siècle, sauf pourtant quelques petites épigrammes traduites des Gréco-Égyptiens, quelques imitations dont on ne devrait rien dire pour elles-mêmes, si ce n'est qu'elles font pressentir le siècle de la jeune littérature. En dehors du petit nombre de poètes peu connus, et dont l'âge même ne se peut avec sûreté préciser, citons seulement *Quintus Catulus*

¹ [Comparer à ce jugement sur Lucilius les études du regrettable Ch. Labitte sur *la Satire à Rome et les Satires de Lucile* (*Revue des deux Mondes*, 1 mai 1844 et 1 octobre 1845), et A. Pierron, *Hist. de la littérature rom.* ch. X, pp. 142 et s.]

102 av. J.-C.

97.

(consul en 652),¹ et *Lucius Manlius*, sénateur considérable, qui écrivait vers 657. Celui-ci, le premier, aurait mis en circulation parmi les lecteurs beaucoup de ces contes bavards et voyageurs tant aimés des Grecs, la légende de Latone et de Délos, par exemple, la fable d'Europe, celle du Phénix, l'oiseau merveilleux. C'est à lui encore qu'il aurait été réservé, au cours de ses voyages, de découvrir à Dodone et de décrire le *Trépied fameux*, où se lisait l'oracle que le dieu donna aux Pélasges avant leur migration vers la terre des Sicèles et des Aborigènes : trouvaille admirable, aussitôt et religieusement enregistrée sur les livres des Annales romaines!

L'histoire.
Polybe.

L'histoire, dans ce siècle, ne met guère en avant qu'un nom d'écrivain, lequel en outre, n'appartient au mouvement italien ni par sa naissance, ni par les tendances de son esprit, ni par son génie littéraire. Le premier pourtant, il a su transporter la grande et universelle figure de Rome dans le monde des lettres; et c'est à lui que les races venues plus tard, et nous-mêmes, nous sommes redevables des meilleurs documents qui nous aient été laissés sur la marche de la civilisation romaine. *Polybe* (vers 546 — † vers 627) naquit à *Mégalopolis* du Péloponnèse : il était fils de l'homme d'État achéen *Lycortas*. En 565, il aurait suivi les Romains dans l'expédition contre les Celtes d'Asie-Mineure (III, p. 364); et pendant la troisième guerre de Macédoine, il aurait, dans de nombreuses missions militaires ou diplomatiques, fructueusement servi ses compatriotes. Après la crise que la Grèce traversa au lendemain de la guerre, il fut emmené en Italie avec les autres otages d'Achaïe (IV, p. 37). Il y vécut sept ans interné (587-604), mais admis en même temps, grâce aux fils de Paul-Émile, dans les cercles de la haute société romaine. Lors du renvoi des otages (IV, p. 342), il retourna dans sa patrie, où il devint le médiateur habituel entre sa confé-

218.

127.

180.

167-150.

¹ [Le héros de la bataille de Verceil.]

dération et Rome. Il assista à la destruction de Carthage et à celle de Corinthe. Les vicissitudes de sa fortune lui avaient montré, mieux qu'aux Romains eux-mêmes, la grandeur historique de leur capitale. Placé comme il l'était, homme d'État grec, captif transporté en Italie, hautement estimé, envié même, dans l'occasion, pour sa culture hellénique, aussi bien par Scipion Emilien, que par les premiers citoyens de Rome, il vit se réunir en un seul lit unique les fleuves qui si longtemps avaient coulé séparés : les États méditerranéens et leur histoire allaient se fondre dans l'hégémonie de l'empire romain et de la civilisation grecque. Il est le premier Hellène de marque, qui soit entré avec une conviction sérieuse dans le cercle des Scipions et dans leurs visées embrassant le monde; qui ait eu la vue claire de la supériorité de l'hellénisme dans l'ordre moral, de la supériorité de Rome dans l'ordre politique. Les faits avaient jugé en dernier ressort : des deux côtés il était juste ou nécessaire de se soumettre à la sentence. Soit qu'il agit, homme d'État, soit qu'il écrivit, historien, Polybe resta dans la ligne tracée. Que si dans sa jeunesse, il avait sacrifié au sentiment honorable mais impuissant du patriotisme Achéen local, arrivé à l'âge mûr, il se fit dans son pays, avec l'intelligence de la nécessité inéluctable, le représentant de la politique étroitement attachée à la suzeraineté de Rome. Politique bien pensante, et voyant de haut (qui peut en douter?), mais où la fierté nationale et la magnanimité du cœur n'ont plus rien à voir. Polybe ne sut pas non plus, de sa personne, se dégager pleinement des vanités et des petitesesses de l'homme d'État contemporain. A peine est-il relevé de sa captivité, qu'il demande au Sénat la restitution en bonne forme et par écrit de tous les otages dans leurs rangs et honneurs au sein de leurs villes natales; à quoi Caton répondit fort bien, qu'il lui semblait voir Ulysse rentrant dans l'ancre de Polyphème, pour y redemander sa ceinture et son chapeau. Je concède que Polybe mit souvent au service de ses

compatriotes le crédit dont il jouissait auprès des grands de Rome : mais se courber, comme il le fit, sous leur protection, et s'en faire gloire, ce n'en est pas moins faire concurrence à la servilité du chambellan : telle sa souplesse habile dans les actes de la vie, tel son génie littéraire. L'histoire de la réunion des États méditerranéens sous l'empire de Rome, voilà la tâche de sa vie d'écrivain ! Son livre embrasse les fortunes diverses de tous les États alors civilisés, Grèce, Macédoine, Asie-Mineure, Syrie, Égypte, Carthage, Italie, depuis la première guerre punique jusqu'à la chute de Carthage et de Corinthe : il raconte jusque dans ses causes leur absorption successive dans l'orbite italien, croyant, pour son compte, avoir touché le but lorsqu'il a montré Rome marchant méthodiquement et rationnellement à l'empire universel. Conception, exécution, tout dans cette œuvre savante diffère de l'historiographie contemporaine des Grecs et des Romains. L'auteur s'écarte à dessein et hardiment des voies battues. A Rome, on en est encore à la simple chronique : non qu'il n'y ait là force matériaux sérieux pour l'histoire ; mais à l'exception de Caton peut-être, dont les travaux estimables et tout individuels ne dépassent pas la première étape de l'investigation et de l'exposition critiques, ce qui s'appelle l'histoire en est encore aux contes de nourrices, ou à de sèches notices enfilées les unes au bout des autres. Pour ce qui est des Grecs, ils écrivaient l'histoire, ils l'avaient écrite surtout : malheureusement sous le régime dissolvant des Diadoques, les notions d'État, de nationalité, s'étaient oblitérées complètement ; et parmi les innombrables metteurs en œuvre du jour, il n'en était pas un seul qui marchât sur la trace des maîtres athéniens, ayant comme eux l'inspiration, comme eux la divination du vrai, et s'emparant des matériaux contemporains au profit de l'histoire universelle pour laquelle ils étaient faits. Leur genre n'était que le précis des événements purement externes : ailleurs, à leur récit se mêlaient la phrase et le

mensonge débités par l'école des rhéteurs de l'Attique : trivialité, platitude, bassesse de langue, amertume, tous les vices du siècle y déposaient leur lie. Ni chez les Romains ni chez les Grecs, rien qui ressemblât à l'histoire des cités et des races. Vint Polybe, le Péloponnésien : le premier, on l'a dit avec justesse, se tenant aussi loin des Attiques, par la pensée tout au moins, que des Romains, il franchit hardiment ces importunes barrières ; il appliqua le sens plus mûr de la critique grecque aux matériaux que Rome lui fournissait ; il légua à la postérité, non pas sans doute une œuvre d'histoire universelle, mais une œuvre vaste, planant au-dessus des cités locales, et envisageant l'État romano-grec dans son essor et dans son avenir. Jamais peut-être il ne s'est rencontré d'historien réunissant aussi complètement en lui les qualités précieuses de l'écrivain qui puise à même les sources. Il embrasse nettement et à toute heure l'ensemble de son plan. Jamais sa vue ne dévie et ne cesse de suivre le mouvement des faits dans leur vrai progrès. Légendes, anecdotes, notices confuses et inutiles des chroniques, tout cela, il le rejette : mais il décrit les pays et les peuples, il expose leur système politique ou mercantile et il remet à leur place trop longtemps négligée tous les faits multiples et importants que les annalistes ont laissés au rebut, faute de savoir à quel clou, à quelle date précise les suspendre. Chez Polybe quelle circonspection, quelle persévérance dans l'emploi des matériaux ! Jamais ancien ne l'emporta ici sur lui : on le voit collationnant les titres publics, étudiant à fond la littérature des diverses nations, tirant étonnamment parti de sa situation personnelle pour apprendre les faits de quiconque y a mis la main ou en fut le témoin oculaire, parcourant enfin, et méthodiquement, toute la région méditerranéenne, et une partie des côtes de l'Océan atlantique¹. L'amour de la vérité lui est une seconde nature :

¹ Ces voyages scientifiques n'étaient d'ailleurs point rares chez les